

THÉÂTRE

RÉVOLUTIONNAIRE.

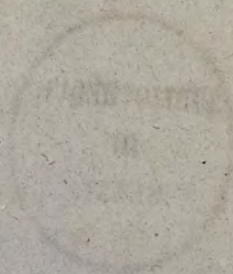


LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

ou



REVOLUTIONNAIRE



LIBRETTI, ÉGALITÉ

LIBERTÉ

L'INCONNU,
OU
LE PRÉJUGÉ
NOUVELLEMENT VAINCU,
COMÉDIE
EN TROIS ACTES ET EN PROSE;

REPRÉSENTÉE pour la première fois à Paris,
sur le Théâtre du Palais Royal,
le 17 Novembre 1789.

Par M. COLLOT D'HERBOIS.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, & Fils, Libraires,
rue Saint Jacques, au Temple du Goût.

1790.

PERSONNAGES. ACTEURS.

Le Baron DOCHBERG, Seigneur
allemand, retiré dans ses terres. *M. Valois.*
CAROLINE, fille du Baron. *Mme. S. Clair.*
Un ÉTRANGER, connu sous le
nom de Wellhoff. *M. Monvel.*
GEORGETTE, Suivante de
Caroline. *Mlle. S. Pair.*
MICHEL, Valet de l'Étranger. *M. Michot.*
LINK, } Valets du Baron. *M. Beaulieu.*
TRIMM, } *M. Boucher.*

*La scène est dans le Château du Baron, entre
Mayence & Francfort.*

*Le Costume des Personnages est allemand, & doit
être scrupuleusement observé.*

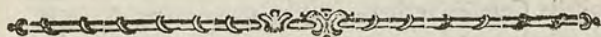
*Les Noms des Acteurs sont en tête de chaque Scène,
zels qu'ils doivent être placés sur le Théâtre.*



L'INCONNU,

OU

LE PRÉJUGÉ
NOUVELLEMENT VAINCU.



ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

GEORGETTE, LINK.

*Ils sont en Scène au lever du rideau, occupés à ranger
dans l'appartement.*

GEORGETTE.

Vous auriez dû suivre la voiture, Link, on n'auroit pas
osé l'attaquer.

LINK.

M. le Baron m'avoit dit de prendre les devants.

GEORGETTE.

Et à Trimm aussi ?

LINK.

Oui, vraiment.

GEORGETTE.

N'importe, il falloit rester. Si Monsieur & Mademoiselle n'avoient pas été secourus par cet Etranger, il seroit arrivé un grand malheur. On voit bien qu'il n'y a pas encore quinze jours que vous êtes ici, vous n'avez pas d'attachement pour vos Maîtres.

LINK.

Le tems n'y fait rien, Mademoiselle Georgette, cela n'empêche pas que je ne sois prêt à me mettre dans le feu pour vous.

GEORGETTE.

Pour moi... qu'importe; c'est Monsieur, c'est Mademoiselle Caroline qu'il faut servir. Sans cet Etranger peut-être auroient-ils péri... peut-être ne les aurois-je jamais revus... ah! mon Dieu... mon Dieu... est-il donc possible?

LINK.

Aussi M. le Baron est bien imprudent de voyager le soir à travers les bois, avec dix mille ducats dans sa voiture.

GEORGETTE.

Il falloit bien les rapporter de Mayence... il venoit de les toucher à la Cour, pour cette charge de grand Chambellan qu'il a vendue.

LINK.

C'est une belle charge de dix mille ducats... je voudrois bien la porter;... dix mille ducats, cela cause de terribles tentations.

GEORGETTE.

Les ducats ne font rien... mais la vie... la vie est tout; car ces Brigands les auroient tués.

COMÉDIE.

LINK.

Non, ils vouloient seulement faire contribuer, ils n'ont pas tiré.

GEORGETTE.

Vous en êtes sûr ? ... on vous l'a dit ?

LINK, avec réticence.

Oui. ... on me l'a dit.

GEORGETTE.

Ils étoient huit ou dix.

LINK.

Non, ils n'étoient que deux. ... on me l'a dit.

GEORGETTE.

Il n'y a pourtant que quatre lieues d'ici à la Cour. Des voleurs si près de la Cour !

LINK.

Quand ce seroit à la Cour même, il n'y auroit rien d'étonnant.

GEORGETTE.

On dit qu'ils étoient effrayants, terribles, avec de larges moustaches, c'est de la bande de ce fameux brigand, Charles Crauff, qui vient de périr à Francfort ; son supplice n'a pas fait peur aux autres c'étoit un grand scélérat que ce Crauff.

LINK.

Peut-être avoit-il meilleur cœur qu'on ne croit.

GEORGETTE.

Que dites-vous ?

LINK.

Je dis qu'il n'y a pas de frippon chez lequel on ne puisse

trouver de quoi faire un honnête homme. Crauff étoit bien né, ses parens occupent de belles places en Allemagne.

GEORGETTE.

Les voilà deshonorés.

LINK.

S'ils sont Gens de bien, ça n'est pas juste. Au reste savez-vous comment il s'est livré, c'est un trait qui lui fait honneur.

GEORGETTE.

Honneur à un Chef de brigands!

LINK.

Jugez-en; sa tête étoit à prix pour dix mille florins! Voilà qu'il rencontre un pauvre gentilhomme avec femme & six enfants. Ami, lui dit Crauff, venez avec moi au tribunal, je vous ferai gagner dix mille florins. — Comment cela, dit le Gentilhomme. — Venez toujours. — Il l'emmena, & une fois dans l'hôtel du Juge. Je suis Crauff, lui dit-il à l'oreille, je suis désespéré, résolu à mourir, nommez-moi & votre fortune est faite. . . Le Gentilhomme fut forcé d'accepter. Il y a vingt actions comme celle là dans son histoire.

GEORGETTE.

Comment donc pouvoit-il faire un métier? . . . c'est dans le sang apparemment.

LINK.

C'est dans le sang.

GEORGETTE.

Ne parlons plus de cela, j'en suis toute attristée;

LINK.

Vous avez le cœur bon, Georgette, le mien est bien t.

lade. Ah ! si j'avois les dix mille ducats qui étoient dans la voiture, quel plaisir de les mettre à vos pieds.

GEORGETTE.

Il n'en faut pas tant à des gens comme nous.... n'y pensez pas seulement, le desir en fait mal. Adieu, Link.

LINK.

Je puis espérer au moins....

GEORGETTE.

Nous ne nous connoissons pas encore assez... Adieu.

SCÈNE II.

LINK, (*avec affectation, pour que Georgette qui sort puisse l'entendre.*).

OUI, je les lui donneroïs les dix mille ducats, si je les avois. (*d'un ton plus bas*) Mais si elle me connoissoit... Elle parloit de Crauff... C'étoit un homme, lui... nous ne sommes que des bandits, nous autres. Trimm & moi, nous trouvons ici un asyle, un brave Gentilhomme nous prend à son service, sur de faux certificats à la vérité, nous devrions périr pour le défendre, & nous avons osé hier... Je jure pourtant que nous aurions reçu la mort plutôt que de lui faire aucun mal.... Mais les dix mille ducats !... C'est dans le sang, dit Georgette, ... oui, c'est dans le sang.... dès mon enfance la vue du métal me troubloit... où cela me conduira-t-il ? L'Etranger auroit dû nous faire sauter la cervelle, ce seroit une affaire finie. Voilà Trimm.

SCÈNE III.

LINK, TRIMM, (*il entre avec précaution. Il est Roux ;
il a un gilet à l'allemande, boutons de corne.*)

LINK, avec mystère,

FERMES la porte.

TRIMM, du même ton.

Tout le monde est là-bas. . . tout va bien. . . il n'y a pas
de soupçons.

LINK.

As-tu caché les redingottes ?

TRIMM.

Dans le bois, derrière un buisson, il ne faut pas qu'on
les trouve ici,

LINK.

Et les moustaches ?

TRIMM.

Je les ai sous mon gilet, (*il les tire*). Voilà les tiennes;

LINK.

L'Etranger ne nous a pas reconnus, tu en es sûr ?

TRIMM.

Impossible. . . enveloppés comme nous étions, les mous-
taches sur la figure & le chapeau rabattu (*il met les mous-
taches,*) tiens, me reconnoitrois-tu ?

LINK.

Tu as raison. . . mais quand tu tenois les chevaux, ton
chapeau est tombé,

TRIMM.

C'est le coup de pistolet de l'Etranger, la balle m'a frisée la tête, mais il faisoit un peu nuit... c'est partie remise, n'est-ce pas ?

LINK.

Non, j'y renonce... je partirois demain, si nous avions de l'argent.

TRIMM.

Tu quitterois Georgette... il est vrai que c'est peine perdue, elle ne prend pas goût à tes amours. Où voudrois-tu aller ?

LINK.

Nous resterons, .. cependant, si on avoit notre signalement ?

TRIMM.

On ne viendra pas nous chercher ici... tiens, ferres mes moustaches... je n'ai pas de poches.

LINK.

Bon, ouvres la porte & séparons-nous. (*Trimm ouvre la porte & revient.*)

TRIMM.

Je descends... je ferai causer le domestique de l'Etranger... il aime à boire, ils viennent de Francfort..... Nous sommes toujours de moitié, fortune & malheur tout est commun, n'est-ce pas ? (*Ils se frappent dans la main.*)

LINK.

Entre gens d'honneur, toujours, voici l'Etranger, tais-toi.

SCÈNE IV.

LINK, L'ÉTRANGER, TRIMM.

L'ÉTRANGER.

MESSIEURS, n'avez-vous pas vu mon domestique ?

TRIMM.

Il n'a pas quitté l'office, Monsieur, il aime beaucoup le Kirschwasser.

L'ÉTRANGER.

Faites-le venir, je vous prie.

TRIMM.

Je vais vous l'envoyer.

SCÈNE V.

LINK, L'ÉTRANGER.

LINK.

NOTRE maître vous a de grandes obligations, vivent les braves gens, Monsieur, vivent les braves gens.

L'ÉTRANGER.

Nêtes-vous pas françois, mon ami ?

LINK.

Non, Monsieur, je suis albemand. . . Was befehlen sie ihr Gnaden.

L'ÉTRANGER *comme par ressouvenir.*

Je crois vous avoir vu. . . .

COMÉDIE

II

LINK.

Je ne crois pas, Monsieur, vous vous trompez.

L'ÉTRANGER *le considérant.*

Cela est singulier.... il y a des traits dans votre physionomie.

LINK.

Monsieur, restera-t-il quelques jours ici ?

L'ÉTRANGER.

Je pars aujourd'hui.

LINK.

Monsieur le Baron en fera bien fâché.... après ce que vous avez fait pour lui....

L'ÉTRANGER.

Vous auriez fait de même, si vous y eussiez été.

LINK.

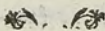
Je n'y étois pas.

L'ÉTRANGER.

Je le fais bien.... votre Maître, moi & mon valet, nous avons mis en fuite ces deux malheureux.... j'ai été forcé de tirer sur l'un d'eux.... je crois l'avoir blessé.

LINK.

Non, Monsieur, vous ne l'avez pas blessé.... on me l'a dit.... voici votre domestique.



SCÈNE VI.

MICHEL, L'ÉTRANGER, LINK.

MICHEL ivre, avec un porte-manteau sur les épaules.

Monsieur m'a fait l'honneur de me demander....
sans doute c'est pour avoir son porte-manteau, le voici.
(*Il le pose.*)

L'ÉTRANGER.

Point du tout.

MICHEL.

C'est égal, le voilà.... & en bon état, malgré la bataille, parce que plutôt que d'y laisser toucher... qu'est-ce que tu veux?..... approches.... pan... que je te brûle les moustaches.

LINK *à part.*

Les moustaches!

L'ÉTRANGER.

Michel, vous n'êtes pas sage, vous avez déjà la tête brouillée.

MICHEL.

Trois petits verres.... pas davantage....

L'ÉTRANGER.

Je vous conseillerois de redoubler.

MICHEL.

Quand un Maître conseille.... c'est comme s'il ordonne, je vais vous obéir.

L'ÉTRANGER.

Ecoutez.... écoutez.... êtes-vous content de moi depuis huit jours que vous êtes à mon service?

COMÉDIE.

13

MICHEL.

Très-content. je vous en donnerai mon certificat.

L'ÉTRANGER.

Eh bien, si vous voulez rester, soyez sobre, je serai content aussi.

MICHEL.

Je m'en flatte.... quant à cela.... sans me vanter.... j'ai toutes les bonnes qualités possibles.... pas poltron d'abord.... en avant.... marche, je ne recule jamais, vous l'avez vu hier, & puis fidele.... il y auroit gros d'or comme le porte-manteau, je mourrois auprès sans y toucher.... Je ne suis pas de ces vauriens, là, de ces élèves du Capitaine Crauff.

L'ÉTRANGER, *avec douleur.*

Finissez.

LINK, *brusquement.*

Oui, finissez, vos discours déplaisent à Monsieur.

MICHEL.

Doucement, l'amî, doucement, il n'y a qu'un Maître ici.

L'ÉTRANGER.

Allons, finissons, Michel, remportez ce porte-manteau & préparez mon cheval, je pars dans une heure.

MICHEL.

Dans une heure, nous étions pourtant bien ici, très-bien en vérité.

L'ÉTRANGER.

Faites ce que je vous dis.

MICHEL, *prenant le porte-manteau.*

A la bonne heure.... je vais feller le porte-manteau;

mettre le cheval dessus, & puis ohé... Mais nous étions bien ici... une Demoiselle charmante, polie, honnête, & M. le Baron, un Pere, divin, délicieux. (*Il part en chancelant.*)

L'ETRANGER.

Attendez, Michel.... donnez-moi mon écrin.

MICHEL, *pose le porte-manteau sur les bras d'un fauteuil, à côté duquel est une table placée de manière qu'on puisse passer entre elle & les coulisées.*

Volontiers, vous avez raison. Ce diable d'écrin.... où ce que vous dites qu'il y a tant de babioles, de breloques, m'inquiétoit hier. J'aime mieux que vous vous en chargiez.... Je n'ai jamais voulu l'ouvrir seulement.... Le voilà. (*Il le tire.*) Vous dites que ça vaut trente mille florins, ça n'est pas lourd. (*Il le met sur la table, Link le dévore des yeux.*)

L'ETRANGER.

Refermes bien le porte-manteau.

MICHEL.

Si ces Messieurs s'étoient douté de ça hier.... hein.

LINK.

Ils ne s'en doutoient pas. (*Michel remet les boucles du porte-manteau.*)

L'ETRANGER.

Allons, tâches de reprendre ton sang froid.

MICHEL. *Il arrange toujours le porte-manteau.*

Ne vous inquiétez pas, Monsieur, (*il fait un faux pas; l'Etranger & Link viennent le secourir chacun d'un côté. Link en aidant Michel, place sa main sur l'écrin & ôte les crochets qui le ferment. Michel continue à parler.*) Dame,

voyez-vous, chacun a ses petits défauts, les Maîtres comme les autres. Pour moi ça me quitte comme ça me prend, c'est l'affaire d'un quart d'heure. . . . & c'est fort heureux, parce que par ce moyen je peux recommencer quelquefois quatre fois dans un jour. (*Il charge le porte-manteau, & chancelle de manière à le laisser tomber.*)

L'ÉTRANGER, *courant soutenir le porte-manteau.*

'Ah ! mon Dieu. . . . il ne peut pas se soutenir.

LINK, *le soutenant d'une main & ouvrant l'écrin de l'autre.*

C'est qu'il y a là un mauvais pas. (*Il saisit une bague.*)
Je tiens une bague. (*Michel gagne la porte.*)

L'ÉTRANGER.

Il ne pourra pas se tenir à cheval. (*Il va à la table & prend l'écrin.*)

LINK, *gagne l'autre côté du théâtre, & regarde la bague en dessous.*

Bon, il serre l'écrin, il ne s'en appercevra pas.

L'ÉTRANGER.

Voyez à l'aider, je vous prie.

LINK, *courant après Michel.*

Avec bien du plaisir. . . Peut-on se mettre dans un état comme cela ?



SCÈNE VII.

L'ÉTRANGER, *seul.*

OUI, je vais partir. Il me tarde d'être loin de Francfort. Ville fatale, événement funeste !..... Cependant vingt années de ma vie se sont écoulées dans cette Province, & j'ose le dire se sont écoulées avec honneur. J'ai fait le bien autant qu'un homme privé peut le faire en y consacrant tous ses moyens ; j'étois glorieux de l'estime publique. & quelquefois j'ai goûté le plaisir si doux de recueillir les bénédictions du pauvre. & je suis forcé de quitter mes foyers, mes habitudes, tout, jusques à mon nom. ce nom honoré, béni autrefois. ce nom désormais n'est plus qu'un monument de honte, depuis. ... (*Il se cache le visage avec ses mains.*) Ah ! Dieu... disgrâce affreuse !... impitoyables préjugés !... il faut partir.... j'aurois eu tant de satisfaction à rester ici. le Baron me paroît si cordial, si franc. & sa fille. Ah ! sa fille est si intéressante. leur société eût été pour moi bien précieuse. non, non, éloignons-nous, fuyons.

SCÈNE VIII.

L'ÉTRANGER, CAROLINE,

CAROLINE.

AH ! Monsieur, que viens-je d'apprendre, vous nous quittez ? est-il possible ?

L'ÉTRANGER.

Il le faut, Mademoiselle. c'est bien malgré moi.

CAROLINE.

CAROLINE.

Quelle peine ! quelle humiliation pour nous , Monsieur , vous nous avez sauvé la vie , & vous refusez même quelques jours d'hospitalité. . . . les témoignages de notre reconnaissance n'ont donc aucun prix pour vous.

L'ÉTRANGER.

Eh ! Mademoiselle , de quoi me remerciez-vous , de n'avoir pas été un barbare , ne faudroit-il pas l'être pour voir de sans froid , une jeune personne intéressante , attaquée par des scélérats. . . . Un mouvement tout naturel m'a porté à vous secourir , j'en ai déjà reçu la récompense ; dès qu'on a le bonheur de vous connoître , n'est-on pas bien payé d'avoir pu vous être utile ?

CAROLINE.

Et vous nous fuyez ?

L'ÉTRANGER.

Vous fuir ! quelle expression ! non , Mademoiselle. . . je suis entraîné loin d'ici. . . . ce contre-temps m'afflige , mais le destin ne m'a pas accoutumé à ses faveurs.

CAROLINE.

Vous n'êtes pas heureux , Monsieur , nouvelle raison pour ne pas nous quitter. Mon cher libérateur , de quelque peine que vous puissiez vous plaindre , il me sera doux de pouvoir vous consoler.

L'ÉTRANGER , avec intérêt.

Aimable & cher enfant !

CAROLINE.

Je ne suis pas un enfant , Monsieur , je suis digne d'être votre amie. . . . Malgré mon âge , je suis capable d'en

L'INCONNU;

remplir les devoirs. Ces sentimens , sont les fruits d'une éducation cultivée par un pere animé d'un cœur pur , & nourri de la plus solide philosophie..... il approuvera mon empressement à vous tranquilliser..... à gémir de ce qui vous afflige , si vous le connoissiez bien ?

L'ETRANGER.

Je le connois , Mademoiselle , votre aimable , votre vertueux caractère fait assez l'éloge de ses principes ; plus je vous entends , & plus je m'assure qu'il est le plus heureux des peres.

CAROLINE.

Il le feroit davantage si vous vouliez le voici.

SCÈNE IX.

LE BARON, L'ETRANGER, CAROLINE.

LE BARON.

AH ! Monsieur , ma fille m'a prévenu , vous céderez sans doute à nos instances , vous suspendrez votre départ.

CAROLINE.

Non , mon pere , non , Monsieur est inexorable ; il est inquiet... chagrin , des motifs pressants , dit-il , le forcent à s'éloigner.

LE BARON.

Je n'ose vous les demander , Monsieur , je n'ose les combattre ; mais après le service que vous nous avez rendu.

L'ETRANGER.

J'ai fait mon devoir.

LE BARON.

Et vous nous défendez de faire le nôtre ? Oui, Monsieur, n'en doutez pas, la situation où vous nous laissez, est plus cruelle pour des cœurs sensibles, que celle d'où vous nous avez tirés. J'aimerois mieux perdre une partie de ma fortune, que l'occasion d'acquérir l'amitié d'un homme généreux, qu'un bienfait du ciel semble avoir voulu me faire connoître.

L'ÉTRANGER.

Vous me pénétrez l'ame, mon cher Baron.... croyez que mes regrets sont plus vifs que les vôtres.... à qui cette amitié conviendrait-elle mieux, qu'à celui qu'un malheur affreux vient de rayer de la société..... qui n'est plus rien dans le monde..... qui n'a plus de famille.... Ah ! quand on a perdu ses parens, dites-moi, un ami n'est-il pas une ressource précieuse & bien nécessaire ?

CAROLINE.

Et vous la rejettez ?

L'ÉTRANGER, *douloureusement* :

Il ne m'est plus permis de goûter de consolation, mes peines sont pour moi seul, elles doivent se concentrer & mourir dans mon cœur. Plaignez-moi, mon cher Baron, plaignez-moi, mais laissez-moi partir.

LE BARON.

Nous ne pouvons pas.

CAROLINE.

Mon pere a raison, nous ne pouvons pas.... Ah ! si vous saviez ce qui se passe dans nos ames.

L'ÉTRANGER.

Je le fais, je les connois vos ames, bonnes, généreuses, compatissantes, telles qu'il en faut enfin pour consoler les bons, de l'existence des méchants.

LE BARON.

Nos goûts, nos inclinations seront les vôtres, j'en suis sûr; nous abhorrons le tumulte des Villes, nous aimons le repos, la solitude. J'avois un grade militaire, je l'ai déposé; dans cette malheureuse Allemagne, la gloire du soldat coûte trop à l'humanité, il est toujours à la veille d'égorger ses meilleurs amis, les plus dignes citoyens, je l'ai prise en horreur. J'avois une charge à la Cour, j'ai vu que les sueurs du misérable m'en payoient les intérêts, que chaque grace du Prince étoit une dépouille du peuple, je l'ai vendue, le produit sera employé à faire du bien à mes bons Payfans, à mes freres; car livrés comme nous le sommes aux douceurs de la liberté, de la philosophie & de l'égalité, nous avons banni d'ici pour jamais les distinctions, l'orgueil, & les préjugés.

L'ÉTRANGER, (*avec un sentiment profond.*)

Ah! les préjugés.

LE BARON.

Oui, les préjugés, & sur tout cela, ma Caroline pense comme moi.

CAROLINE.

Oh! tout-à-fait... tout-à-fait, mon pere, l'air de la Cour me faisoit mal.

L'ÉTRANGER.

Excellents principes, qui devroient être dans tous les cœurs, comme ils sont ici de tous les âges..... adorable fille, du plus estimable des peres.

CAROLINE.

Ce ne font pas des complimens, qu'il nous faut, Monsieur, c'est un ami. . . . vous êtes malheureux & vous nous quittez, les larmes m'en viennent aux yeux. . . . de grace, Monsieur, restez, si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour mon pere.

L'ÉTRANGER.

Ah ! belle Caroline, vous devez bien suffire à son bonheur.

CAROLINE, *très pressante.*

Vous resterez, n'est-il pas vrai ?

L'ÉTRANGER.

Permettez-moi du moins quelques momens de réflexion.

CAROLINE.

Des réflexions, Monsieur. . . nous avons ici un petit bois sombre, silencieux. . . on n'y entend que le chant des oiseaux. . . c'est un bel endroit, pour ceux qui aiment à réfléchir.

LE BARON.

Elle a raison, il convient à une ame mélancolique, il est comme il vous faut, il vous attachera ici.

L'ÉTRANGER.

Quels obstacles tiendroient contre de pareils procédés ? mon cœur est bien d'accord avec les vôtres, mais permettez-moi de me recueillir un instant. . . Croyez, belle Caroline, que si je suis forcé de partir, jamais je ne me ferai soumis avec tant de douleur, aux loix impérieuses des circonstances & de la nécessité.

SCENE X.

LE BARON, CAROLINE.

CAROLINE.

MON cher papa, je vais le suivre, l'observer; il n'y a rien que je ne fasse pour le retenir. Vous m'approuvez, vous m'approuvez. S'il reste, ce sera un jour de fête; mais s'il nous quitte, que de douleurs, que de regrets, que de désolations!

SCÈNE XI.

LE BARON, *seul*.

CET honnête-homme n'est pas heureux, c'est l'ordinaire. Ce ne sont pas les disgrâces de la fortune qui l'affligent. Son chagrin semble venir de sa famille... Peut-être quelque parent mort depuis peu. Son cœur est profondément tourmenté; il n'a pu retenir une vive exclamation sur les Préjugés; de quel Préjugé pourroit-il être la victime? Préjugé d'état? de nation? de culte? de naissance? car il y a de ces misères-là de toutes les sortes. Je n'ai osé l'interroger, il faudra que Georgette questionne son valet, quel qu'il soit, je voudrois le servir, son ame est noble, généreuse, c'est un ami de la vertu, il sera toujours pour nous un bienfaiteur cher & respectable.

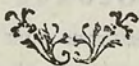
Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LINK, *seul.*

L'ETRANGER va partir, à ce que je crois..... les chevaux sont sellés..... je voudrais qu'il fut déjà bien loin. (*Il tire la bague.*) Cette diable de bague me tracasse..... c'est pourtant un joli bijou... l'écrin est bien garni, cet Etranger doit être un homme riche..... je n'aime pas les bijoux, cela se reconnoît, & l'en est toujours exposé..... l'argent, l'or monnoyé sont plus commodes pour le commerce. Il faudra pourtant la vendre cette maudite bague, pour partager avec Trimm, car entre nous c'est un traité sacré, inviolable..... il y aura de l'embarras. (*Il réfléchit.*) Parbleu il me vient une bonne idée... si je la faisois passer pour quelques jours en d'autres mains, dans des mains sûres, où je pourrois la retrouver lorsque l'Etranger sera parti, je serois à l'abri des soupçons ; s'il restoit ici, je n'aurois qu'à nier ferme en cas d'éclaircissement : c'est une très bonne idée. Voici Mademoiselle Georgette fort à propos, je l'aime de tout mon cœur. Cela pourra avancer mes affaires.



SCÈNE II.

LINK, GEORGETTE,

GEORGETTE.

Vous n'avez pas vu Michel, M. Link ?

LINK.

Le domestique de l'Etranger, cet ivrogne : que lui voulez vous ?

GEORGETTE.

Lui porter les ordres de son Maître.

LINK.

Quels ordres ?

GEORGETTE.

Ils ne partent pas.

LINK.

(*A part.*) Ils restent, la bague va partir, (*haut.*) en ce cas-là vous trouverez le valet par-tout où il y a du Kirchewasser.

GEORGETTE.

Il ne le hait pas à la vérité.... mais il est franc, jovial ; je l'aimerois assez.

LINK.

Georgette, ne badinez pas, je suis méchant quand je suis jaloux, & puis un ivrogne.... ah ! le vilain défaut.

GEORGETTE.

Et quel droit auriez-vous pour être jaloux ?

LINK.

Celui de vous avoir aimé avant lui, de vous l'avoir dit tous les jours.

COMÉDIE.

25

GEORGETTE.

Qu'est-ce que cela prouve ?

LINK.

Que faudroit-il, pour vous le prouver ?

GEORGETTE.

Restez ici quelque tems, conduisez-vous en galant homme... nous verrons.

LINK.

Ce que vous me demandez-là, n'est pas sans difficulté... Il faut de la patience, & l'amour n'en a gueres.

GEORGETTE.

Cet amour-là est venu bien vite.

LINK.

Il est bien fort pourtant... il n'y a rien que je ne vous sacrifie.... Tenez, Georgette, voilà une bague que j'ai toujours conservée, c'est cette brave Baronne de Verlhau-sen, ma première condition, que Dieu ait pitié de son ame, qui me l'a donnée par son testament. Acceptez-la.

GEORGETTE.

Non, ce seroit m'engager.

LINK.

Point du tout, c'est moi qui m'engage, je donne des arrhes.

GEORGETTE.

A la bonne heure, moi je n'en donne jamais. En fait de mariage, plus les filles en donnent, comme dit le proverbe, moins le marché a de valeur.

LINK.

Je n'en demande pas.... gardez toujours la bague;

GEORGETTE.

Je la garderai... mais non, je n'oserois jamais la porter.

LINK.

Non, ne la portez pas.... vous la ferrerez, gardez-la bien, vous me ferez plaisir.

GEORGETTE.

Je le veux bien.

LINK.

Adieu, Georgette. (*à part.*) Je ne risque plus rien. (*haut.*) Ah ! ma chère Georgette, que je vous aime.... ferrez la bague, ferrez-la bien.... Adieu, Georgette.

SCÈNE III.

GEORGETTE, seule.

IL est assez bon diable, ce Link... mais il n'a pas l'air franc.... il a l'œil fournois.... Ah ! il n'y pas d'homme qui n'ait quelques petits défauts.... il n'est pas avare toujours, c'est une bonne qualité pour un mari ; (*elle regarde la bague.*) Mais pourquoi ne porterois-je pas sa bague, (*elle la met au doigt.*) cela va bien..... C'est pourtant une grande fottise que de mettre de l'argent à ces choses-là.... Je ne donnerois pas un ducat pour tous ces brillants.... & pourtant cela fait tout le mérite & la considération de certaines gens.

SCENE IV.

GEORGETTE, LE BARON, CAROLINE.

LE BARON.

GEORGETTE, notre hôte restera.

GEORGETTE.

Je le fais, Monsieur, il me l'a dit.

CAROLINE.

Nous sommes au comble de la joie.

LE BARON.

On va transporter son bagage, tu indiqueras au valet l'appartement ici à côté.

CAROLINE.

Oui, la vue domine toute la campagne, cela pourra le distraire. C'est un homme bien aimable, n'est-il pas vrai, mon pere ? qu'il est instruit ! que son entretien est touchant & persuasif !

LE BARON.

Il m'a tout-à-fait gagné le cœur, je l'aime comme si je le connoissois depuis dix ans.

CAROLINE.

Et moi aussi, mon pere. Comme il parle avec onction ! Les sentimens les plus doux semblent se fondre dans ses paroles. Ses expressions vont au cœur. Votre ame & la sienne ont bien de la ressemblance. Il nous a sauvé la vie, mon pere, vous ne blâmez pas cette sorte d'enthousiasme dont je ne puis me défendre.

LE BARON.

Non, mon enfant, va, s'il y a dans le monde un excès qui ne soit pas blâmable, c'est celui de la reconnaissance, mais il est bien rare.

GEORGETTE.

Et vous n'avez pu savoir qui il est, Monsieur?

LE BARON.

Nous n'avons su que son nom, il se nomme Wellhoff.

CAROLINE.

Oui, Wellhoff, & il n'est pas marié, nous savons encore cela, il nous l'a dit.

LE BARON.

Il est fort réservé sur tout le reste.

CAROLINE.

Cependant il auroit pu nous donner toute sa confiance. J'avois l'air grave, bien sensée, bien réfléchie, n'est-ce pas, mon pere?

LE BARON.

Georgette, il faut absolument que tu fasses parler le domestique. J'ai dans l'idée que je pourrois servir à mon tour ce nouvel ami, si je savois une fois ce secret qu'il faut lui arracher. Parles donc à Michel, n'épargnes rien auprès de lui, promesse, générosité, je me charge de tout, je te tiendrai compte de tout. Mon cœur a besoin de lui rendre ce qu'il a fait pour nous. Je vais le joindre, tu feras porter des livres dans son appartement; ayes soin de pourvoir à tout ce qu'il peut désirer; ne viens-tu pas, ma fille!

CAROLINE.

Je vous rejoins, mon pere.

SCÈNE V.

GEORGETTE, CAROLINE.

CAROLINE.

QUE je serois heureuse ! si M. Wellhoff restoit ici. C'est un homme bien rare.

GEORGETTE.

Il est pourtant bien sérieux, bien sombre, & à votre âge....

CAROLINE.

Te voilà encore avec mon âge..... mon âge ! les jeunes gens ne m'ont jamais plu, tu le fais, Georgette. Moi, je ne ressemble pas à certaines Demoiselles de la Cour, qui ne savent que chanter une Ariette, parler pompons, médire & faire enrager leurs femmes-de-chambre. Je me plais à penser, à raisonner ; j'ai l'ame si aimante, il faut que je m'attache. Si tu parles de moi, ne va pas me faire si jeune, donnes-moi quelques années de plus, je ne te désirai pas.

GEORGETTE.

Allons, Mademoiselle, je remplirai vos vûes, il ne tiendra pas à moi qu'il ne reste ici long-tems.

CAROLINE.

Qu'il y passe toute sa vie, c'est la reconnaissance & la raison qui l'y invitent. Lui, mon papa & moi, que nous serions heureux !

GEORGETTE.

Je ferai parler le valet.... j'y mettrai tous mes soins, je saurai quelque chose.

CAROLINE.

Nous savons qu'il n'est pas marié toujours, c'est l'essentiel.

SCÈNE V.

GEORGETTE, CAROLINE, MICHEL;

MICHEL, avec le porte-manteau sur l'épaule; il est de sang-froid.

EH bien ! nous voilà de retour sans avoir été nulle part, & voici encore une fois le porte-manteau.

CAROLINE.

Georgette, qu'il le place dans l'appartement, qu'il le défasse tout de suite, car ce porte-manteau me pèse.

MICHEL.

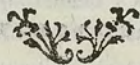
Il vous pèse, ah ! pas tant qu'à moi, Mademoiselle.

CAROLINE.

Adieu, Michel, on aura bien soin de toi, adieu, mon ami.

MICHEL, gaiement.

Vous êtes bien bonne, Mademoiselle.



SCÈNE VII.

GEORGETTE, MICHEL;

MICHEL.

DE belles paroles dans une jolie bouche, c'est de l'anizette toute pure, comme ça fait plaisir.

GEORGETTE.

Avec un fidel serviteur, un joli garçon, comme vous, cela ne coûte rien, M. Michel.

MICHEL, *transporté*.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, si vous continuez, vous me ferez perdre la tête.

GEORGETTE.

Comment va-t-elle, votre tête actuellement ?

MICHEL.

A merveille, c'est débrouillé, j'ai fait un somme, je suis prêt à recommencer.

GEORGETTE.

Tenez, voici l'appartement, placez-y le porte-manteau ; défaites-le, je vous attends.

MICHEL, *entrant dans l'appartement, à droite*.

Nous serons fort bien ici, à merveille, en vérité.



SCÈNE VIII.

GEORGETTE, *seule.*

IL n'a pas l'air bien fin, je le ferai jaser. Quelques mots de douceur, de flatterie, un air de bonne foi, un peu de malice, on mène les hommes où l'on veut avec cela. Je ne serois pas femme, si je ne lui faisois pas dire son secret. Mettre à la fois en jeu, la tendresse, l'amour-propre & l'intérêt, il n'y a pas d'homme si vigoureux qu'il soit qui puisse y résister. Si celui-ci est intéressé, un petit acte de générosité fait de bonne grace, pourra le déterminer.

SCÈNE IX.

GEORGETTE, MICHEL,

MICHEL.

VOILA qui est arrangé, tout est dehors, le porte-manteau ne pesera plus à Mademoiselle.

GEORGETTE.

Vous êtes charmant comme cela, M. Michel ? vous seriez toujours aimable, si vous étiez toujours de sang-froid.

MICHEL.

Que voulez-vous ? franchement c'est l'habitude. Dès mon jeune âge, je flûtois du vin de Hongrie, que c'étoit un plaisir. J'ai été rossé bien souvent pour cela.

GEORGETTE.

Et cela ne vous a pas corrigé ?

MICHEL.

MICHEL.

Qu'y faire ? nous autres pauvres diables , toujours dans le travail , dans la peine , allant au gré de nos Maîtres , tantôt à l'Orient , tantôt au Midi , en poste ou au petit pas , comme ils veulent. Ne pouvant nous attacher nulle part , il faut bien se conserver un ami qu'on trouve par-tout... & cet ami-là , c'est...

GEORGETTE.

Le Kirschewasser.

MICHEL.

Oh ! non , le Kirschewasser , c'est une connoissance en passant , mais le vin... le vin... c'est l'ami d'habitude... c'est le confident de nos peines.... c'est le consolateur par excellence..... il est toujours prêt à nous entendre , il dissipe le chagrin , il endort , il nous fait oublier tous nos maux.

GEORGETTE.

Si bien que vous n'aimez que cela dans le monde.

MICHEL.

Et les jolies filles comme vous , Mademoiselle.

GEORGETTE.

Vous êtes bien honnête.

MICHEL.

C'est la vérité , quand je vous regarde , ça me fait du bien , ça me réjouit.

GEORGETTE.

En vérité ?

MICHEL.

En vérité, vos yeux m'échauffent, me remuent, là, comme de bon vin de Bordeaux ou de Champagne. (*Il la caresse.*)

GEORGETTE, *avec une sorte de complaisance.*

Contenez-vous donc. si vous voulez me plaire. Mon cher Michel. ... Il faudra me sacrifier vos inclinations favorites. Je ne veux pas les partager même avec les meilleurs vins de France.

MICHEL.

J'y ferai mes efforts.

GEORGETTE.

D'ailleurs ce défaut vous nuirait beaucoup ici. Votre Maître a dû vous faire quelques remontrances là-dessus.

MICHEL.

Oui, il m'en a bien dit quelque chose.

GEORGETTE, *avec intention.*

Vous êtes à lui depuis long-temps ? où étoit-il établi ? ... quel est son état ?

MICHEL.

Vous me demandez ce que je vous demanderois moi-même. ... Je n'en fais pas plus que vous. Tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il est un excellent homme, bon, doux, point fier avec les domestiques.

GEORGETTE.

C'est tout comme ici.

MICHEL.

On feroit trop heureux si les Maîtres étoient tous comme cela. Voilà tout ce que je fais.

GEORGETTE.

Je vois bien que vous vous défiez de moi, vous ne risquez rien pourtant. dites-moi ? ... dites-moi ? ... son voyage a quelque motif. D'où venez-vous ? où allez-vous ?

MICHEL.

D'honneur je n'en fais rien. Il m'a pris la veille d'arriver à Francfort. Je l'ai suivi, bien payé, bien nourri, bien commandé, trotte, marche, allons. Je n'en ai pas demandé davantage.

GEORGETTE.

Je croyois avoir plus d'empire sur votre esprit, M. Michel, cela n'est pas bien. Je me félicitois de vous connaître, je me laisse entraîner aux gens confiants. Je n'aurois rien de caché pour vous, moi.

MICHEL.

Mais, je ne fais rien, en vérité.

GEORGETTE.

Je faisois des projets. ... j'étois folle, j'en suis bien punie. ... je me disois, voilà un bon enfant. s'il restoit long-tems ici ; qui sait où cela pourroit nous mener. ma foi je voyois déjà.

MICHEL.

Vous voyiez... qu'est-ce que vous voyiez ? ... je voudrois bien voir aussi. (*Il la caresse.*)

GEORGETTE, d'un ton mielleux.

Où alliez-vous avec votre Maître ?

MICHEL, avec regret.

Le diable m'emporte, je n'en fais rien.

GEORGETTE, *feignant d'être piquée.*

Allons, n'en parlons plus.

MICHEL.

Est-ce que vous êtes fâchée, Mademoiselle Georgette ;
(*il lui prend le bras.*) Que vous avez la peau fine....
c'est comme une françoise, (*il examine la bague.*) Voilà
une bien jolie bague.

GEORGETTE.

(*A part.*) Si elle pouvoit le tenter. (*à Michel*) Si j'avois
pu me fier à vous, rien ne me coûteroit pour vous con-
vaincre de mes intentions.

MICHEL.

Si j'étois certain de cela... que je ferois content !

GEORGETTE.

Certain de cela ! ah mon cher ami, vous le ferez
quand vous voudrez... tenez, cette bague que vous voyez
est réservée pour celui en qui je trouverois un autre moi-
même, avec lequel je croirois finir.

MICHEL.

Elle est bien jolie, cette bague.

GEORGETTE.

Ce n'est pas pour ce qu'elle vaut.

MICHEL.

D'après ce que vous m'avez dit, elle n'a pas de prix.

GEORGETTE.

Celui à qui je la donnerai, pourra compter sur toute
mon amitié.

MICHEL, *dépité.*

Si j'étois digne de la recevoir, (*à part.*) Est-il possible que mon Maître ait été si réservé avec moi ? Servir un Maître que l'on ne connoît pas, c'est bien désagréable.

GEORGETTE, *l'observant.*

(*A part.*) Il s'éméut, (*haut, montrant la bague*) la voilà... vous auriez peu de choses à dire pour qu'elle soit à vous.

MICHEL, *encore plus dépité.*

O Ciel ! est-il possible donc ? (*à part.*) Ma foi je vais dire que mon Maître est tout ce que j'imagine qu'il doit être.

GEORGETTE.

(*A part.*) Voici qu'il y vient (*haut*) : hé bien !...

MICHEL.

Eh ! bien, Mademoiselle, rien ne tient contre vous... Mais c'est que j'avois de si bonnes raisons pour me taire. (*à part.*) Qu'est-ce que je vais dire ? (*haut.*) Mon Maître, Mademoiselle, est un grand Seigneur, mais bon & honnête-homme malgré cela, comme je vous ai dit. Il a ses terres, (*à part.*) Où a-t-il ses terres ? (*haut.*) Du côté de Nuremberg où il étoit.

GEORGETTE.

Mais, pourquoi a-t-il quitté ?

MICHEL.

Pourquoi il a quitté ? (*à part.*) Ah diable ! (*haut.*) Il a quitté, parce qu'il a eu une affaire d'honneur avec... (*à part.*) avec qui ? (*haut.*) Avec un Seigneur de ses voisins, il s'est battu au pistolet, il l'a tué.

GEORGETTE.

Il l'a tué.

MICHEL, *avec une sorte de fanfaronnade.*

Oui, c'est fini, il n'en reviendra pas, j'y étois. C'est que mon Maître est brave comme un César : il falloit le voir hier... Ces bandits croyoient lui faire peur avec leurs grosses moustaches, mais, non pas.

GEORGETTE.

Et où alliez-vous ?

MICHEL.

Où nous allions, (*à part*) hum, hum, où allions-nous ? (*haut.*) Nous allions à Bruxelles, jusqu'à ce que son affaire soit arrangée, mais elle s'arrangera tout aussi bien d'ici ; il ne me reste plus rien à souhaiter que d'y rester longtemps.

GEORGETTE.

Voilà qui est parlé cela,..... tenez, mon cher ami, voilà la bague.

MICHEL.

Je ne la reçois qu'en raison de ce que vous m'avez fait entendre... là, de ces projets, où ce que vous m'avez dit que nous verrions.

GEORGETTE.

Patience, mon cher Michel, si votre Maître reste ici, il y aura peut-être plus d'un projet dont la réussite vous fera plaisir.

MICHEL.

Que vous êtes aimable..... je vous quitte pourtant, je vais donner un coup d'œil à mes chevaux.

GEORGETTE.

Ne parlez pas de ce que nous avons dit.

MICHEL.

Je vous dis que je vais à mes chevaux, je ne leur en parlerai sûrement pas, ni à d'autres. Adieu, ma belle Georgette.

SCÈNE X.

GEORGETTE, *seule*.

ENFIN me voilà instruite. L'Etranger est un grand Seigneur. Il a l'air en effet bien distingué, je ne serois pas surprise que ce ne fût un Prince, & avec cela doux, bien-faisant, voilà comme il les faut. Que Mademoiselle va être contente ! mais si Link vouloit r'avoir sa bague... M. le Baron arrangeroit cela, il m'a dit qu'il tiendrait compte de tout. Voici ce brave Etranger. Il a toujours l'air bien inquiet.... Ah ! ah ! aussi un homme tué, c'est de conséquence.

SCÈNE XI.

L'ETRANGER, GEORGETTE ;

GEORGETTE.

MONSIEUR, votre appartement est préparé, si vous désirez quelque chose... Monsieur... vous n'aurez qu'à parler.

L'ETRANGER.

Je vous remercie.

GEORGETTE.

Ah ! Monsieur , tout le monde ici voudroit vous prévenir , vous donner envie d'y rester. parce que. vous avez des sujets d'inquiétude. c'est certain. mais enfin, ... rassurez-vous , allez , Monsieur , tout cela s'arrangera.

L'ÉTRANGER, *avec réflexion.*

Ne pourriez-vous pas m'envoyer ce domestique , à qui j'ai parlé ce matin , ici même ?

GEORGETTE.

Link. un brun. de gros sourcils.

L'ÉTRANGER.

Justement.

GEORGETTE.

Dans l'instant il sera ici, ... Ah ! Monsieur , que nous sommes contents de vous posséder. vous ferez bien ici. Vous y ferez vos affaires tout aussi-bien qu'à Bruxelles.

SCENE XII.

L'ÉTRANGER, *seul.*

QUE veut-elle dire à Bruxelles ? Je ne vais point à Bruxelles. ... La ville où je suis impatient d'arriver , est la seule aujourd'hui où les vertus long-temps pratiqu  es , où le titre de citoyen , puisse mettre un homme honnête , au-dessus de tous les préjugés. (*Il rêve.*) Mais cette bague que je n'ai point retrouvée. ... Oh ! ce n'est pas Michel , ce n'est pas lui. Jamais seulement depuis qu'il est à

mon service, il ne s'est avisé de jeter les yeux sur mon écriin..... Mais il a resté là sur cette table un instant, cet écriin..... je me rappelle même confusément, qu'il a fixé les regards de ce domestique, de ce Link.... au reste cette bague est peu de chose.... elle est, ou perdue.... ou.... oui, oui, elle est perdue; ne portons pas de faux jugemens, ne pensons pas même que cela puisse être autrement.... Je me serai trompé.... la bague sera tombée.... peut-être ici.... que fait-on, (*il regarde de côté & d'autre sur le plancher.*)

SCÈNE XIII.

LINK, L'ÉTRANGER;

L'ÉTRANGER.

AH ! vous voilà.... tenez, je cherche.

LINK.

Que je ne vous dérange pas, Monsieur.

L'ÉTRANGER.

Non, vous ne me dérangez pas, au contraire (*le fixant.*)
Vous ne vous doutez pas de ce que je cherche ?

LINK.

Non, Monsieur, je ne prévois pas ce que ce peut être.

L'ÉTRANGER.

C'est une bague qui manque à mon écriin.... il étoit là ce matin sur cette table... vous devez vous en rappeler... peut-être est-elle tombée....

LINK.

Monfieur, fi quelqu'un la trouvée.... fi elle eft dans les mains de quelqu'un, ce n'eft pas dans les miennes... je ne l'ai pas vue... il faut prendre garde avant que d'accufer.

L'ÉTRANGER.

Vous accufer ! le Ciel m'en préserve ! perfonne ne l'a peut-être ramaffée, cette bague ; cherchons-la... tenez... voyez par-là... (*Il le fait paffer du côté de la table.*) & moi par ici. (*Il cherche de l'autre côté en lui tournant le dos*)

LINK, criant.

Non, Monfieur, non, j'aurois beau chercher, j'ai l'air de vous être fufpect, Monfieur..... je fuis un honnête homme....

L'ÉTRANGER

De grace, ne criez pas fi fort.... je le crois.

LINK.

Je ne fais ce que c'eft que votre bague.... faut-il vous montrer mes poches ?... tenez, voyez celle-ci. (*Il retourne une poche de gilet.*)

L'ÉTRANGER, avec une forte de répugnance.

Non, non, finiffez ; laiffons la bague, n'en parlons plus. (*Link, montre fa poche retournée.*) Ah ! vous me faites un mal affreux.

LINK, criant plus fort & retournant l'autre poche.

Non, Monfieur, voyez, regardez (*les moustaches tombent de fa poche.*)

L'ÉTRANGER, avec effroi.

Ah ! ah !... qu'est ceci ! (*il les ramaffe.*)

LINK.

Ce n'est rien , Monsieur , donnez-moi cela.

L'ÉTRANGER, (*considérant alternativement Link, & les moustaches.*)

Comment , ce n'est rien... des moustaches postiches... à quel usage ?

LINK.

Monsieur , je m'en sers quelquefois pour faire peur aux enfants (*il met les moustaches.*) Comme cela , tenez...

L'ÉTRANGER, *après un mouvement de surprise très marqué.*

Elles peuvent aussi faire peur à des hommes , (*il reprend les moustaches.*) Je les garde.

LINK, (*avec impétuosité, & le regret de s'être trahi.*)

Cela m'est égal , Monsieur , je n'en ai jamais fait un mauvais usage ; quoi que vous puissiez dire , vous êtes venu ici pour notre malheur ; mais je suis un honnête homme , j'ai des certificats qui le prouvent , & je ne crains rien , je ne crains rien. (*Il sort en grommelant, & dit*) tas tich , teur taifle in ty hell Chlaiff.

SCÈNE XIV.

L'ÉTRANGER, *seul.*

CET homme par son embarras , par ses détours , par sa fausse assurance , m'a conduit à d'étranges conjectures... En le fixant , je n'ai pu me défendre d'imaginer qu'il étoit un des deux , qui hier.... Mais ces foibles témoins & mes vagues pensées , ne suffisoient pas pour le croire....

Quand il s'agit de l'honneur, de la vie d'un homme... de l'opprobre de tous les siens... oui.... d'un opprobre éternel... il faut y regarder à deux fois; pour le juger, le condamner même dans l'opinion, il faut une évidence, il faut des preuves plus claires que le jour... Cependant si cet homme est effectivement coupable, le Baron & sa fille ne sont pas ici en sûreté..... Pourrois-je les laisser ainsi exposés?.... Mais si je parle... ce malheureux... ses complices..... ils périront sur l'échafaud..... l'échafaud! Ah!... Dieu, je crois y voir encore... qu'il est de cruelles circonstances pour un homme sensible! il est quelquefois bien difficile de mettre d'accord le cri de sa conscience, le sentiment de son cœur, & la plénitude de ses devoirs.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE BARON, L'ÉTRANGER,

L'ÉTRANGER.

OUI, Monsieur, les indices contre eux sont terribles, je l'avoue, mais ils ne sont pas convaincants.

LE BARON.

Ajoutez à ces indices, qu'ils vouloient fuir tous les deux.

L'ÉTRANGER.

Des innocents ont fui si souvent. cela ne prouve rien.

LE BARON.

On les garde, je vais les interroger.

L'ÉTRANGER.

J'ai deux grâces à vous demander.

LE BARON.

Ordonnez.

L'ÉTRANGER.

La première, c'est qu'il ne soit fait nulle mention de moi, ni de la bague, dans tout ceci; je rougirois si le vil désir de la recouvrer, entraînoit la perte de ces gens-là.

LE BARON.

Il ne sera question que de leur déguisement, de ce qu'ils ont fait hier, car je parierois que ce sont eux.

L'ÉTRANGER.

Je les recommande ensuite à votre clémence.... Ah ! ne les livrez pas à la rigueur des loix. (*Il soupire profondément.*)

LE BARON.

Qu'avez-vous ?

L'ÉTRANGER.

L'idée de les voir sous le glaive de la justice, fait sur mon cœur une impression terrible.

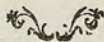
LE BARON.

Homme sensible, rassurez-vous ; j'accorderai avec prudence ce que nous devons à notre commisération, & en même-tems à la sûreté des autres.

SCÈNE II.

L'ÉTRANGER, *seul.*

LA rigueur des loix ! quoique d'elle vienne mon infortune, cette rigueur est juste & nécessaire, je le fais, il importe à la société que les coupables soient punis.... Tous ces mots de coupables, de justice, de loix, me rétentissent dans l'âme. Je ne puis les entendre sans éprouver un treffaillement affreux. (*Il reste accablé.*)



SCÈNE III.

MICHEL, L'ÉTRANGER,

MICHEL, (*au fond du théâtre.*)

JE veux prévenir Monsieur de ce que j'ai dit à Georgette, car je crois que j'ai mal fait. . . . Monsieur, Monsieur ?

L'ÉTRANGER.

Qu'y a-t-il ?

MICHEL, *hésitant.*

Peut-être allez-vous vous fâcher.

L'ÉTRANGER, (*avec bonté.*)

Me suis-je jamais fâché avec vous ? Je vous ai toujours parlé avec raison, avec douceur, comme je devois le faire, même lorsque vous aviez tort.

MICHEL.

C'est vrai, Monsieur.

L'ÉTRANGER.

Parlez donc.

MICHEL, *encouragé.*

Monsieur, je crois pourtant m'être conduit en habile homme.

L'ÉTRANGER.

Que voulez-vous dire ?

MICHEL.

Je veux dire, Monsieur, que je vous ai mis à l'abri de toutes les importunités ; on vous tourmentoît pour savoir

vos affaires, j'ai pourvu à tout cela... c'est fini... on fait qui vous êtes.

L'ÉTRANGER, *effrayé.*

Comment, on fait qui je suis ?

MICHEL.

Oui, Monsieur, on le fait ; il n'y a que vous qui ne le savez pas, & je vais vous le dire..... Vous êtes un grand Seigneur de Nuremberg, vous avez eu une affaire malheureuse avec un Seigneur de vos voisins, vous vous êtes battu au pistolet, vous l'avez tué, & nous fuyons pour nous dérober aux poursuites de la justice.

L'ÉTRANGER.

De la justice ! Ah ! malheureux, qu'avez-vous fait ?

MICHEL.

Il n'y a rien là de deshonorant, Monsieur, se battre au pistolet & tuer son homme.

L'ÉTRANGER.

Et qui a pu vous engager, Michel, à forger une pareille histoire ? à quoi suis-je réduit ! Juste Ciel, tu vois mes plus secrètes pensées, tu fais combien la vérité m'est chère, & je vais passer ici pour un imposteur, & dans quelles circonstances.... Ah ! Michel, qui a pu vous porter à me faire autant de mal ?

MICHEL.

Monsieur, je jure sur mon ame, que je n'ai pas cru vous faire de la peine ; je voulois vous débarrasser des questions indiscrettes, voilà tout.... D'ailleurs cette Demoiselle Georgette est si adroite.

L'ÉTRANGER.

L'ÉTRANGER.

C'est donc à elle que vous avez fait cette confidence ?

MICHEL.

Oui Monsieur, j'avois beau me défendre, elle m'a persuadé que je savois quelque chose Ce que j'ai dit est plus de son invention que de la mienne... la rusée, elle m'a enforcélé avec ses promesses, sa confiance, ses caresses, ... & ses présens.

L'ÉTRANGER.

Elle vous a fait des présens ?

MICHEL.

Oui, Monsieur, elle m'a forcé de prendre cette bague ; (*il montre la bague.*) Mais je sens que j'ai fait une lâcheté, je vais la lui rendre.

L'ÉTRANGER, *reconnoissant la bague.*

Ah ! Ciel... & quelle est cette bague ?

MICHEL.

C'est celle que Georgette m'a donnée.

L'ÉTRANGER.

Georgette vous a donné cette bague ?

MICHEL.

Oui, Monsieur.

L'ÉTRANGER.

Michel, depuis que vous êtes à moi, je vous ai toujours cru honnête & vrai... voilà pourtant bien des faussetés dans un jour.

MICHEL.

Blâmez-moi, punissez-moi Monsieur, mais je dis la vérité.

D

L'ÉTRANGER, *d'un ton sévère.*

Cette bague est à moi, ce matin elle étoit encore dans mon écrin.... elle n'y est plus.... la voilà.... jugez-vous.

MICHEL.

Est-il possible?... moi faire une chose comme cela... Ah ! vous ne le croyez pas, Monsieur.

L'ÉTRANGER.

Non, non, je ne crois rien, je ne veux rien croire... mais.... jugez-vous.

MICHEL.

Songez donc que c'est moi qui viens vous la montrer. (*Georgette entre.*) Mademoiselle Georgette, venez me justifier, la bague que vous m'avez donnée, est à Monsieur.

SCENE IV.

MICHEL, L'ÉTRANGER, GEORGETTE,

L'ÉTRANGER, *vivement à Georgette.*

ET j'avois formé des soupçons sur cet homme, que vous m'avez envoyé tantôt... où est M. le Baron?

GEORGETTE.

Il est là-bas, Monsieur, il a rassemblé les gens de la Ferme, pour faire garder Link & Trimm.... On parle de mauvaises manœuvres.

L'ÉTRANGER.

Je vais le trouver,.... j'ai fait une grande injustice. (*Il va pour sortir.*)

MICHEL, *avec toute l'énergie du sentiment d'une bonne conscience.*

Monfieur, Monfieur, ma probité vaut bien celle des autres, éclairciffez, je vous prie.

GEORGETTE.

Monfieur, c'est moi qui lui ai donné la bague, je vous l'affure.

L'ÉTRANGER.

Vous la lui avez donnée.... (*Il saute au col de Michel & l'embrasse.* Ah ! mon cher Michel... Michel, mon ami... je ne t'ai pas foupçonné... non, non, ne le crois pas... mais je t'ai affligé, je t'en demande pardon... fincèrement pardon.... je faurai réparer mes torts.

MICHEL.

Vous êtes trop bon, Monfieur, (*à Georgette*) vous m'aviez mis là dans un bel embarras.

L'ÉTRANGER.

Vous l'aviez donc trouvée, Georgette.

GEORGETTE.

Non, Monfieur, je ne l'ai pas trouvée, (*le Baron entre*) cette maudite bague.... c'est Link qui me l'avoit donnée.



SCENE V.

MICHEL, LE BARON, L'ÉTRANGER,
GEORGETTE,

LE BARON, *d'un ton appuyé.*

OUI, donnée à elle, après l'avoir prise ce matin dans votre écriin, il vient d'en faire l'aveu... mon cher ami, vous nous avez sauvé une seconde fois, ma fille & moi, nous étions entourés de scélérats.

GEORGETTE.

Comme ils nous ont trompés... & leurs certificats!

LE BARON.

Tout cela étoit faux & contrefait : Georgette cours auprès de ma fille. Amene-la ici.

GEORGETTE.

J'y cours.

SCENE VI.

MICHEL, L'ÉTRANGER, LE BARON,

MICHEL.

QUEL embrouillement que tout cela donc ! j'ai peine à croire que je suis de sang-froid.

LE BARON, *à demi-voix, à l'Etranger.*

J'ai rempli vos désirs. Je leur ai promis de garder le silence, ils se rendront dans une citadelle, dont le Gouverneur est mon ancien ami ; il veillera sur eux. (*plus haut.*)

Mon cher Wellhoff, je n'ai plus qu'une inquiétude, comment à notre tour pourrons-nous vous prouver notre dévouement... Allons parlez à cœur ouvert, nous méritons votre confiance, toute réserve est désormais inutile, une heureuse indiscretion de ce valet a trahi votre secret.

MICHEL, *bas au Baron.*

Monsieur, ne parlez-donc pas de cela ?

L'ÉTRANGER, *avec douleur.*

On vous a trompé.

LE BARON.

Je vous afflige, c'est malgré moi... c'est dans le dessein de travailler à votre tranquillité. (*Caroline entre.*) Viens te joindre à moi, ma fille.

SCÈNE VII, & dernière.

LE BARON, L'ÉTRANGER, CAROLINE ;
GEORGETTE, MICHEL,

CAROLINE.

Monsieur, sans vous que serions-nous devenus ; livrés à de pareilles gens.

GEORGETTE, *avec colère.*

Mais qui auroit pu croire cela ?... Je n'en reviens pas... Ce malheureux Link... Je ne m'étonne plus s'il disoit tant de bien ce matin du Capitaine Crauff.

L'ÉTRANGER, *jettant un cri.*

Ah ! qu'a-t-elle dit... que de coups à la fois. (*Il veut fuir, le Baron & Caroline le retiennent.*)

L'INCONNU,

LE BARON.

Mon ami, qu'avez-vous ? vous ne nous quitterez point, de grâce.....

CAROLINE.

Monsieur Wellhoff, notre Dieu tutélaire, avons-nous pu vous affliger ?

LE BARON.

Que faut-il faire ? dites-le nous.

CAROLINE.

Dites-le nous, Monsieur, il n'est plus tems de feindre, nous savons tout... le malheur qui vous est arrivé.

L'ETRANGER.

Le malheur ! Non, vous ne le savez pas.

LE BARON, *très-rapidement.*

Je vais partir, j'irai à la Cour.

CAROLINE, *du même ton.*

J'irai avec vous, mon pere.

LE BARON.

Je me jetterai aux pieds du Prince.

CAROLINE.

Oui, Monsieur Wellhoff, nous serons trop heureux d'avoir un service à vous rendre.

L'ETRANGER, *d'un ton vif & profond.*

On vous a trompé sur mon état..... sur le motif de mon voyage ; ce qui me porte à fuir, n'est pas un accident qu'on puisse réparer ; c'est une proscription funeste, éternelle, attachée à mon être, en quelque lieu où je veuille porter mes pas, elle doit me séparer à jamais du monde entier.

CAROLINE.

Excepté de ceux qui peuvent adoucir & soulager vos maux.

GEORGETTE, (*à Michel à demi-voix.*)

Vous m'aviez donc trompé, M. Michel ?

MICHEL.

Je me trompois moi-même, mais j'aurois juré que Monsieur étoit un grand Seigneur.

L'ÉTRANGER, (*avec une exclamation vive & douloureuse.*)

Un misérable... un proscrit... oui, un proscrit.... Ah ! je serois trop heureux, qu'effectivement il ait pu me faire connoître.

LE BARON, *d'un ton décidé & plein de sentiment.*

Je ne puis, mon cher Wellhoff, m'imaginer ce que vous voulez nous faire entendre. Vous exagerez votre situation, quel que soit le malheur qui vous accable, rien ne peut altérer nos sentimens, rien ne peut nous faire penser autre chose, sinon que vous êtes un homme de bien.

CAROLINE.

Oui, oui, assurément, mon pere.

L'ÉTRANGER.

Et cela suffit-il ? l'opinion publique en est-elle toujours satisfaite.

LE BARON.

Oui, par-tout où elle est réglée par des hommes justes. Quoi qu'il vous soit arrivé, je ne puis changer d'avis ainsi parlez-nous hardiment.

L'ÉTRANGER.

Vous l'exigez ?

CAROLINE.

Oui, Monsieur, oui, nous l'exigeons.

L'ÉTRANGER.

Je ne puis plus m'en défendre.... je voulois fuir, pour éviter ce cruel moment où vous arrachez de mon cœur ce qui ne devoit jamais en sortir.... Eh ! bien, vous l'apprendrez, ce secret redoutable.... fachez.... (*Il se couvre le visage.*) Ah ! grand Dieu !... grand Dieu... qu'il est pénible d'avouer le déshonneur.... tout mon courage s'y épuise.... Je veux parler & ma langue s'embarrasse.... & là là.... je sens un poids douloureux qui me serre.... qui m'ôte la voix, & jusqu'au pouvoir de respirer. * (*Il*

* Il est impossible de retracer les déchiremens, le trait profond qu'à laissé dans l'ame des Spectateurs, pendant cette Scène, le jeu vrai, pathétique, supérieur de M. Monvel. Les talens réunis & bien chers au public, de M. M. Beaulieu, Michot, Valois, Mademoiselle Sainpair & Madame Saint Clair toujours si intéressante, ont produit, dans l'exécution un ensemble excellent. La Piece a eu un très-grand succès. C'est la première où l'on ait osé combattre de front le préjugé des peines infamantes, & diriger, par un sentiment naturel, l'opinion publique vers son abolition : il y avoit peut-être un peu de courage à cette tentative : l'Auteur a du s'en féliciter ; il a été bien glorieux pour lui de voir l'Assemblée Nationale adopter les mêmes principes, & les consacrer par le décret du 21 Janvier, qui délivre les familles de l'opprobre héréditaire dont elles étoient souillées depuis tant de siècles, par un effet de la plus dure de toutes les injustices. Depuis ce décret rendu, la Piece a été annoncée & affichée, le Préjugé nouvellement vaincu, on l'annonçoit auparavant, le Préjugé à vaincre.

tombe sur un fauteuil qui est au milieu du théâtre ; tout le monde l'entoure , il regne sur la scène une sorte de terreur silencieuse ; l'Etranger se leve & continue avec une espece de délire.) Mais j'acheverai, j'acheverai... Vous voulez savoir qui je suis, vous le voulez... Eh ! bien, apprenez que cet insigne brigand, dont cette fille vient de prononcer le nom : (*ici Georgette & Michel repètent à voix basse le nom de Crauff.*) Ce fameux scélérat, le chef des autres, cet assassin, cet incendiaire, qui répandit dans cette Province l'effroi, la terreur & la désolation, que Francfort vient de voir périr sur un échaffaud... c'étoit mon frere.

TOUS, *avec effroi.*

Son frere.

MICHEL, *avec un cri d'étonnement.*

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! que dites-vous ?... est-il possible ?... Comment, Monsieur, vous êtes le frere de..... & vous m'avez pris à votre service sans me le dire..... Mais, Monsieur, on doit avertir les domestiques de ces choses-là.....

L'ETRANGER.

Michel... Michel... Ménagez-moi, je vous en prie.
(*Michel va pour parler, Caroline & Georgette lui mettent les mains sur la bouche.*)

CAROLINE.

Au nom du Ciel, taisez-vous, mon ami.

MICHEL.

Mais, Mademoiselle, où voulez-vous que je trouve une condition actuellement... on me demandera d'où je fors... qui j'ai servi... & je dirai... je serai bien embarrassé... qu'est-ce qu'on pensera de moi...

L'ÉTRANGER, (*d'un ton morne & entrecoupé.*)

Vous avez raison, j'aurois dû vous avertir. (*Il lui donne une bourse.*) Tenez, voici de quoi vous passer de condition. Je ne veux pas que le souvenir d'avoir été à moi, vous soit injurieux ou pénible.

CAROLINE.

Quelle ame ! quelle bonté !

MICHEL.

Ah ! Monsieur.

L'ÉTRANGER, *morne & abattu.*

Eh ! bien, M. le Baron, vous avez voulu me connoître, vous le voyez, quarante ans d'une vie irréprochable fléchissent sous le joug de l'infamie. . . . Le bien que j'ai pu faire, ma conduite, mes principes, tout est oublié, mon nom fait mon malheur. Déshonoré, flétri par le préjugé, en horreur à mes semblables, chargé des crimes que je n'ai pas commis ; innocent, vertueux, & repoussé par-tout. . . me voilà.

LE BARON, *d'un ton très-appuyé.*

Oui, vous voilà, mais non pas tel que vous le dites. La vertu pure, inviolable, sacrée, conserve dans une ame honnête, un caractère que tous les préjugés, toutes les opinions, toutes les injustices du monde ne peuvent effacer, & vous êtes toujours pour nous un homme d'honneur.

CAROLINE.

Un homme respectable.

GEORGETTE.

Un excellent homme.

L'ÉTRANGER.

Qu'il faut de sagesse & de philosophie pour penser ainsi!

LE BARON.

Mais point du tout. Tenez, voyez ce valet.... il a cédé au premier mouvement d'une impulsion dure.... il vous a outragé, il en est bien honteux.

MICHEL.

Confus, & repentant, Monsieur.

LE BARON.

Eh ! bien, ne rougirois-je pas de moi-même ; mes principes ne seroient-ils pas bien cruels, bien lâches, bien inhumains, si mon cœur ne m'avoit dicté d'abord ce que le repentir & la réflexion viennent de lui faire sentir. Allez, allez, mon cher Wellhoff, les vertus & les vices sont personnels... n'a-t-on pas assez à répondre de soi... où en serions-nous, s'il falloit cautionner les actions des autres ?

CAROLINE.

La sympathie des caractères fait la vraie parenté, & M. Wellhoff en restant ici, retrouvera une partie de sa famille.

LE BARON.

Vous l'entendez, mon ami, c'est la voix de la nature qui vient de consacrer le vœu de la raison.

L'ÉTRANGER, revenu à lui, mais languissant.

Vous êtes des amis bien rares, bien généreux.... vous ranimez mon cœur.... ce cœur navré, oppressé, déchiré ; vous le délivrez d'un poids énorme, en lui procurant le soulagement des larmes, (*il pleure*)... je respire...

je pleure.... je dois cette douceur à votre amitié.....
Ah ! que ces pleurs-là me font de bien.

CAROLINE.

Pleurez, mon ami, pleurez, c'est le plaisir des malheureux..... Nous mêlerons nos larmes aux vôtres..... Un tems viendra où elles sécheront toutes ensemble..... Vous nous promettez de rester avec nous... nous ne serons plus séparés.

L'ÉTRANGER.

Et où irois-je ?

CAROLINE.

Pas ailleurs qu'ici... C'est ici que le Ciel vous a conduit, c'est ici que vous deviez être consolé.

L'ÉTRANGER, *au Baron.*

Oh ! mon Ami, c'est un ange que le Ciel envoie pour me secourir.

LE BARON.

Je la laisse faire.

CAROLINE.

Vous nous devez toute votre confiance, Monsieur, & elle sera réciproque. Quant à moi, je vous assure que mes pensées vous seront toutes révélées... toutes... je vous consulterai en toute occasion ; & tenez, si jamais mon pere songeoit à me marier. — Ah ! voilà une circonstance où une jeune fille a besoin d'un bon conseil, c'est à vous que je le demanderai.

L'ÉTRANGER.

Et vous ne serez pas trompée..... veuille le Ciel que celui que je vous donnerai, puisse vous rendre parfaitement heureuse.

LE BARON.

Nous voilà donc bien d'accord , & sans doute réunis à jamais.

GEORGETTE, *vivement.*

Monsieur , si Mademoiselle me laissoit quelque chose à faire ; ce seroit pour moi un grand plaisir.

MICHEL, *s'approchant de l'Etranger avec un air contrit , & les larmes aux yeux.*

Ah ! Monsieur , de grace reprenez d'abord cette bague qui vous appartient . . . ensuite ces bienfaits que je n'ai pas mérités . . . Le seul que je désire , que je demande à genoux , c'est mon pardon . . . c'est de pouvoir vivre & mourir avec vous oui , mon pardon , Monsieur , si vous me le refusez , je serai toute ma vie malheureux.

L'ÉTRANGER.

Gardez la bourse & la bague , Michel , c'est un dédommagement du chagrin que je t'ai causé tantôt tout est oublié . . . (*Michel se retire de côté.*) Ce n'est pas ici . . . au milieu de vous lorsque vos ames laissent exhaler les plus douces émotions , qu'un sentiment dur & pénible pourroit trouver sa place Mes amis , mes chers amis , je crois que les préjugés doivent à jamais m'interdire . . .

LE BARON, *très-vivement.*

Les préjugés ! bientôt il n'y en aura plus , bientôt les principes éternels de sagesse & de raison , développés en France par l'auguste Assemblée de ses Législateurs , sous l'influence d'un Roi juste , humain , & Restaurateur de la Liberté , deviendront le Code de toutes les Nations. L'opinion publique ne sera redoutable qu'aux crimes , & les

62 L'INCONNU, COMÉDIE.

François par leur exemple, auront assuré le triomphe de l'humanité & la félicité de tous les peuples.

L'ETRANGER.

Puissai-je voir bientôt dans ces contrées, cette grande vérité s'accomplir. Quoiqu'il arrive, si les jugemens des hommes me défendent le bonheur, ils ne pourront me défendre la reconnoissance : & du moins j'éprouverai à chaque jour, à chaque heure, qu'il n'y a pas de si long chagrin, de si cuisante infortune, dont les soins tendres & affectueux d'une femme jeune & sensible, & les consolations d'un ami sage & généreux, ne puissent adoucir l'amertume.

F I N.

Lu & approuvé pour la Représentation, à Paris,
le 8 Novembre, 1789.

SUARD.

*Vu l'Approbation, permis de représenter à Paris,
le 11 Novembre, 1789.*

BAILLY.

